

**PARÉ, François, et Stéphanie NUTTING (dir.), *Jean Marc Dalpé :
ouvrier d'un dire*, Sudbury, Prise de parole, 2006, 342 p.**

Benoit Doyon-Gosselin

Numéro 43-44, printemps–automne 2008

Désordres et ordonnancements

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/041717ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/041717ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française (CRCCF) et Société
québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)

1923-0893 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Doyon-Gosselin, B. (2008). Compte rendu de [PARÉ, François, et Stéphanie
NUTTING (dir.), *Jean Marc Dalpé : ouvrier d'un dire*, Sudbury, Prise de parole,
2006, 342 p.] *L'Annuaire théâtral*, (43-44), 193–196.
<https://doi.org/10.7202/041717ar>

PARÉ, François, et Stéphanie
NUTTING (dir.), *Jean Marc Dalpé :
ouvrier d'un dire*, Sudbury, Prise
de parole, 2006, 342 p.

Dans *Les littératures de l'exiguïté*, Prix du Gouverneur général en 1993, François Paré souligne avec justesse que ce qui fait défaut dans les petites cultures, c'est un discours au second degré, un discours des universitaires qui permet de réfléchir sur l'œuvre littéraire. Dans les milieux minoritaires, les auteurs publient, on recense brièvement leurs œuvres et un silence généralisé s'ensuit. Si cette situation prévalait il y a une quinzaine d'années dans l'Ouest canadien, en Ontario français et, dans une moindre mesure, en Acadie, force est de constater que le portrait du discours critique en milieu minoritaire est fort différent aujourd'hui. Quand on pense que des écrivains comme France Daigle, J. R. Léveillé et Daniel Poliquin commencent à faire partie de l'institution littéraire, on comprend un peu mieux que l'on puisse organiser des colloques ou encore publier des numéros de revue scientifique se consacrant à leur œuvre. Ce n'était d'ailleurs qu'une question de temps avant que Jean Marc Dalpé, ce prolifique dramaturge franco-ontarien maintenant établi à Montréal, connaisse un sort semblable. Trois fois lauréat du Prix du Gouverneur général pour deux pièces de théâtre et pour un premier roman, Dalpé a fait l'objet d'un colloque à l'Université de Guelph en septembre 2004 qui a trouvé son aboutissement dans la publication en 2007 de *Jean Marc Dalpé : ouvrier d'un dire* sous la direction de François Paré et de Stéphanie Nutting. Il s'agit du premier ouvrage savant entièrement consacré à l'auteur dans lequel se trouvent pas moins de dix-sept articles en plus d'une

bibliographie qui, bien que sélective, demeure étoffée.

Regroupés dans une première partie intitulée « Dérives et ruptures d'un langage délinquant », les cinq premiers articles traitent tous d'une façon différente des variations chez Dalpé. Comme texte inaugural, la contribution de Dominique Lafon fournit un aperçu des dérives du style dans l'œuvre entier de Dalpé. Bien plus qu'un simple panorama des variations génériques, son texte éclaire la globalité de la poétique dalpéenne. Il permet également au lecteur de se replonger dans certaines œuvres moins lues et moins connues de l'auteur. Lafon conclut en précisant que « loin de sacrifier aux lois du genre ou des genres, l'œuvre de Dalpé se renouvelle à chacune des dérives de ses passages en empruntant à d'autres sources » (p. 45). Dans la même optique, mais en se limitant à l'étude d'*Un vent se lève qui éparpille*, Jean Morency montre dans un article court et convaincant toute l'importance de la part du dramatique dans l'écriture romanesque de Dalpé. Pour Morency, il existe un dialogisme inhérent au roman qui lie la parole poétique et dramatique à la parole romanesque.

Dans un autre ordre d'idées, les articles de Catherine Leclerc et de Louise Ladouceur s'attardent aux problèmes liés à la traduction. Leclerc se penche sur les traductions défaillantes dans *Un vent se lève qui éparpille*, roman qui propose un savoir de l'inexactitude. Au-delà de ses jeux génériques, le roman condense un fascinant éparpillement des langues. De manière plus traditionnelle, Ladouceur s'arrête sur les traductions des pièces de Dalpé qui fonctionnent sur le mode de la continuité et non de la

rupture. Ladouceur offre un éclairage nouveau au sujet de pièces qui se déroulent souvent dans des milieux minoritaires et marginalisés où l'anglais côtoie le français. Le cinquième texte de cette partie met en application la théorie du descriptif sur la pièce de théâtre *Le chien*. Le propos de Nathalie Dolbec se concentre, entre autres, sur les didascalies et leur fonctionnement particulier en relation avec le texte.

Des quatre articles inclus dans la deuxième partie de l'ouvrage, ceux de Johanne Melançon et de Lucie Hotte s'avèrent les plus pertinents. Dans le sillage des articles traitant des tensions génériques, Melançon montre bien la part importante du tragique dans *Un vent se lève qui éparpille*. En partant de l'idée de fatalité, l'auteure met en lumière le destin inévitable des protagonistes de Dalpé. De son côté, Hotte se penche sur la violence et le langage dans plusieurs pièces du dramaturge. En choisissant de s'attarder à des pièces moins connues (même si le passage par *Le chien* s'avère inévitable), la chercheuse montre comment se déploie une véritable poétique de la violence, érigée dans l'œuvre comme un système sémiotique. La violence devient le véritable moyen de communication pour les personnages. Quant aux deux articles écrits par Cory A. Burns et Alina Cipcigan, ils proposent une lecture peu originale du *Chien* dans lesquels il est question des rapports père-fils. Ces textes, un peu courts, restent inégaux par rapport à l'ensemble, mais il faut tout de même souligner que le choix d'inclure des articles d'étudiants dans les actes d'un colloque demeure louable.

Intitulée « Rapports de force », la troisième partie demeure la plus hétéroclite. Les cinq

articles qui s'y trouvent abordent des sujets variés et novateurs. Sans ambages, le texte de François Ouellet vaut une lecture attentive. Si cet auteur s'intéresse, comme tant d'autres dans l'ouvrage, au *Chien* et à *Un vent se lève qui éparpille*, il le fait avec une pertinence inégalée. À l'aide d'une approche psychocritique convaincante, Ouellet montre que l'écriture de Dalpé est d'abord et avant tout incestueuse. L'écriture de l'homogène devient l'esthétique de l'auteur. Dans un autre texte particulièrement réussi, Jane Moss présente une étude des femmes dans l'œuvre de Dalpé. En utilisant plusieurs pièces de l'auteur, elle souligne l'importance des personnages féminins. Les hommes les plus faibles, s'ils sont chanceux, ont toujours une femme à leur côté qui peut les aider. La contribution de Vicki-Anne Rodrigue met en lumière une autre caractéristique du texte dalpéen, soit l'ironie. Cette forme d'humour reste associée à un malaise identitaire certain. Rodrigue suggère que l'ironie sert à mettre de l'avant les idéologies dans les œuvres. Quant à Mariel O'Neill-Karsh, elle présente une étude de la pièce *Trick or Treat*. Fort pertinent, son texte montre comment les jeux de places et les multiples renversements sont partie prenante de la dramaturgie dalpéenne. En utilisant les taxèmes verbaux et cinématiques, O'Neill-Karsh parvient à saisir finement le fonctionnement de cette pièce moins connue. Le texte d'Alan Filewod – qui clôt cette partie – présente un aspect inédit des études dalpéennes en s'intéressant à la réception critique dans le milieu théâtral canadien-anglais. En s'arrêtant, entre autres, sur la présentation de *In the Ring* (version anglaise d'*Eddy*) au Festival de Stratford, Filewod ne se gêne pas pour souligner l'incompréhension des médias anglophones face à l'œuvre de Dalpé.

La dernière partie de l'ouvrage, moins scientifique, traite du parcours de Dalpé et offre également une lecture plus personnelle de l'œuvre en faisant appel à des créateurs qui ont évolué à côté ou sur les traces du dramaturge franco-ontarien. Dans un premier temps, on peut lire un superbe témoignage du regretté Robert Dickson, poète et professeur à l'Université Laurentienne. Dickson, en plus de suivre et d'apprécier le cheminement littéraire de Dalpé, a également traduit certaines pièces de l'auteur. L'apport de Dickson, un contemporain de Dalpé, fonctionne sur le mode de la connivence et du respect mutuel. De son côté, Louis Patrick Leroux laisse aussi de côté sa fonction universitaire pour parler de l'influence de Dalpé sur le jeune dramaturge qu'il était avant même de fonder le Théâtre la Catapulte en 1992. Issu de la génération suivante, Leroux montre comment il n'en pouvait plus d'entendre un discours monolithique autour de l'œuvre de Dalpé. En tant que jeune auteur, il souhaitait dépoussiérer certains mythes, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il sut apprécier l'œuvre dalpéenne à sa juste valeur. Dans le dernier texte, André Carrier, ancien directeur artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO), livre un véritable témoignage-hommage à Dalpé, qui a littéralement sauvé le TNO en débarquant à Sudbury en 1982. Avec l'aide de Brigitte Haentjens, les pièces de Dalpé font la pluie et le beau temps dans le nord de l'Ontario. C'est au cours de cette période que l'on monte la controverse *Les Rogers* qui déplaît fortement aux autorités scolaires. Carrier conclut en décrivant Dalpé comme un véritable héros culturel. Les textes de cette partie témoignent tous d'une admiration méritée pour l'écrivain. Quant au lecteur, il comprendra mieux l'importance socioculturelle de l'homme.

Quelques petits bémols pour terminer. D'une part, dans le souci de ne pas publier un ouvrage trop imposant, les directeurs des actes ont choisi de couper leur propre contribution. On ne trouve ainsi pas d'articles de François Paré ni de Stéphanie Nutting. Bien que cela soit louable, cette décision enlève légèrement du poids à l'ensemble des contributions. D'autre part, situées au centre des actes de colloque, quatre superbes photos de Dalpé indiquent de façon subtile qu'il a assisté et participé à son propre colloque. Malgré le risque associé à cette présence, il aurait été pertinent de pouvoir lire un témoignage, un texte rétroactif, qui aurait permis de mieux faire sentir la présence de Dalpé. Enfin, dans différents articles, les mêmes citations tirées de l'œuvre de Dalpé reviennent à quelques reprises. Inévitables, ces répétitions soulignent la difficulté de publier dix-sept articles sur un même auteur dont l'œuvre est loin d'être terminée. Au-delà de ces quelques réserves, on peut affirmer que quiconque s'intéressant à l'œuvre d'un créateur des plus pertinents trouvera son compte dans la lecture de *Jean Marc Dalpé : ouvrier d'un dire*.

Benoit Doyon-Gosselin
Université Laval